

Kelly Rimmer

# Les orphelins de Varsovie

ROMAN



KELLY RIMMER

## LES ORPHELINS DE VARSOVIE

*Varsovie, printemps 1942.*

Emilia, 13 ans, vit avec ses parents adoptifs sous une fausse identité. Obligée de rester cachée, elle passe ses journées à espionner les habitants de l'immeuble. C'est ainsi qu'elle devine que leur voisine Sara, infirmière, évacue des enfants juifs du ghetto en secret. Malgré le danger, Emilia insiste pour l'accompagner et découvre derrière les murs du ghetto un tout nouveau visage de la guerre.

C'est là qu'elle se lie d'amitié avec Roman, un adolescent qui lutte pour aider sa famille à survivre. Mais un jour, les parents de Roman sont confrontés à un terrible dilemme : confier leur fille de quelques mois aux soins d'inconnus pour la sauver ou la voir mourir. Un choix qui fera basculer leur destin à tous...

**Inspiré d'une histoire vraie, un roman sur la force et l'amour qui permettent de survivre aux tragédies de l'histoire.**

« **Un roman captivant, émouvant  
et très documenté.** »

*Booklist*

**Kelly Rimmer** est l'auteur de plusieurs romans historiques vendus à plus d'un million d'exemplaires dans le monde et traduits en vingt langues. Ses ouvrages sont régulièrement dans les listes de best-sellers du *New York Times*, du *USA Today* et du *Wall Street Journal*.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-212-6



9 782385 292126

**9,90 euros**

Prix TTC France

Rayon :

Littérature étrangère



[www.editionscharlestown.fr](http://www.editionscharlestown.fr)

Kelly Rimmer

LES ORPHELINS  
DE VARSOVIE

Roman

*Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc*



## De la même autrice, aux éditions Charleston :

*Tout ce que le cœur n'oublie jamais*, 2021

Titre original : *The Warsaw Orphan*

Publié pour la première fois en langue anglaise par  
Graydon House

Copyright © Lantana Management Pty Ltd., 2021

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-212-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Pour ma tante Lola.*



## Roman

*28 mars 1942*

**L'**esprit humain relève du miracle. Il n'y a rien de plus puissant en nous : s'il plie parfois sous la pression, il ne rompt que rarement. Quoique emprisonné dans un corps faible et faillible, il demeure indomptable. Telles étaient mes réflexions en cette fin d'après-midi printanière. Mon frère et moi nous dirigions vers l'étal d'une marchande ambulante de la rue Zamenhofa, dans le ghetto de Varsovie.

— Il y en avait là-bas, déclara-t-il en désignant une rare brèche dans la foule massée sur le trottoir.

Je me contentai d'acquiescer de la tête. Si Dawidek éprouvait le besoin de me raconter sa journée de labeur, il n'attendait pas de moi le moindre

commentaire. Heureusement, car ce rituel durait depuis des mois et je ne savais toujours pas quoi lui dire.

— Dans cette ruelle, il y en avait un sur les marches d'un immeuble. Il n'était même pas sur le trottoir ! Carrément sur les marches...

Je glissai une main dans ma poche pour m'assurer que le bout de savon que m'avait remis mon beau-père s'y trouvait encore. Dans le ghetto, c'était une denrée rare. Avec la surpopulation et l'absence d'eau courante, le terrain était propice aux maladies. Mon beau-père avait installé un cabinet dentaire de fortune dans le salon de notre appartement. Plus encore que les autres, il avait besoin de savon. Or le besoin de nourriture de ma mère surpassait tout le reste, d'où la mission qu'il avait confiée à Dawidek et moi. Par tradition, c'étaient plutôt les femmes qui allaient au marché. Hélas, Maman devait économiser ses forces et Samuel nous avait envoyés voir une marchande à la sauvette qui travaillait à une certaine distance de chez nous.

— Hé, Roman ! Il y en avait un autre derrière une énorme poubelle.

Dawidek hésita et fit une moue avant de reprendre :

— Sauf qu'hier, on l'a raté, celui-là, je crois.

Comment en était-il arrivé à cette conclusion ? Je me gardai de le lui demander car sa réponse risquait de me démoraliser davantage. Parfois, j'avais l'impression qu'une colère sourde grondait en moi sous la surface. Contre mon frère de neuf ans et le reste de ma famille, qui n'étaient pourtant responsables de rien, contre Sala, mon patron, à l'atelier de la rue Nowolipki, alors que c'était un homme

bon qui, plus d'une fois, nous avait aidés. Contre chaque maudit Allemand que je croisais. Toujours eux. Surtout eux. À l'époque, la moindre de mes interactions était empreinte d'une rage implacable. Quoique concentrée sur ces Allemands qui avaient bouleversé notre univers, ma colère se distillait dans mon entourage avant de revenir à son point de départ.

— Hier, il y en avait un ici, en plein milieu de la rue, à l'entrée du marché !

Dawidek m'en avait déjà parlé, de celui-là, mais je ne l'interrompis pas. J'espérais que cette parole lui épargnerait les ruminations délétères et néfastes avec lesquelles j'étais aux prises. J'enviais son aisance quand il évoquait sa journée, même si les détails me rongeaient d'une culpabilité que j'étais capable de supporter car elle était sans doute méritée. Ce qui m'effrayait, c'était cette rage qui grondait en moi. J'avais l'impression de perdre le contrôle de moi-même. Il aurait suffi d'un rien...

L'étal se profila parmi la foule. La rue restait bondée jusqu'à la dernière limite, avant le couvre-feu de dix-neuf heures, surtout en été. Dans les appartements du ghetto régnait alors une chaleur oppressante qui provoquait des malaises chez certains. La surpopulation n'était pas plus supportable à l'intérieur des logements qu'à l'extérieur. Combien de personnes étaient confinées au sein du ghetto ? Je l'ignorais. Un million, d'après Samuel. Mme Kukliński, qui occupait la chambre voisine de la nôtre, était persuadée qu'il y en avait bien davantage. Quant à ma mère, elle penchait plutôt pour cent mille. Quoi qu'il en soit, notre appartement conçu pour une seule famille en abritait à présent

quatre, ce qui était monnaie courante. Hélas, des tas de gens vivaient dans des conditions bien pires. Si nos effectifs étaient un sujet de conversation récurrent, je n'y accordais guère d'importance. Ma vue et mon odorat m'indiquaient que nous étions bien trop nombreux au sein du ghetto.

En m'approchant de l'étal, je sentis mon cœur se serrer. La marchande était en train de remballer. J'étais déçu mais nullement étonné qu'il ne reste plus rien. Quelles chances avions-nous de trouver à manger si tard dans la journée ? Encore moins de la nourriture que quelqu'un accepterait d'échanger contre un malheureux bout de savon... Dawidek et moi étions passés devant une boutique qui vendait des œufs, réglables uniquement en *złoty*.

— Attends-moi ici. J'en ai pour une minute, murmurai-je à mon frère.

Sans protester, il s'assit sur le perron d'un immeuble. J'aurais pu l'emmener. Hélas, notre famille était tombée si bas, au fil de ces années d'occupation, que je refusais qu'il me voie mendier. Notant mentalement l'endroit où je l'avais laissé, je fendis la foule amassée sur les derniers mètres de trottoir me séparant de la marchande. Avant même que je n'aie prononcé un mot, celle-ci secoua la tête :

— Désolé, jeune homme. Je n'ai rien à te proposer.

— Je suis le fils de Samuel Gorka.

Mieux valait simplifier la situation afin qu'elle m'identifie.

— Il y a quelques mois, il vous a soigné une dent, vous vous souvenez ? Dans son cabinet de la rue Mila.

Je lus dans son regard qu'elle se le rappelait sans me faire totalement confiance.

— Ma reconnaissance envers Samuel ne change rien. Il ne me reste aucune nourriture.

— Mon frère et moi... on travaille durant la journée. Samuel aussi. Vous savez combien il est occupé à aider les gens. Le problème, c'est que quelqu'un est malade, chez nous, et on n'a pas...

— Petit, je respecte ton père. C'est un homme bien, un excellent dentiste. Je t'aiderais volontiers. Hélas, je n'ai rien à te donner.

Pour souligner ses propos, elle désigna sa caisse vide.

— Vous étiez ma dernière chance. Vous ne pouvez pas refuser ! Moi, je me coucherai sans manger, ce soir, ce n'est pas grave. En revanche, je ne peux pas laisser...

Ma voix s'éteignit. Au désespoir, j'allais rentrer à la maison sans la moindre nourriture à donner à ma mère. Les répercussions de mon échec m'horrifiaient à tel point que j'eus envie de me recroqueviller sur moi-même en pleine rue. Le désespoir était dangereux car il s'accompagnait toujours d'une autre émotion, plus subie, qui incitait à des actes généralement désastreux. Je crispai le poing sur mon bout de savon et le tendis à la marchande. Son regard passa de ma paume à mon visage, puis elle poussa un soupir exaspéré.

— Je te dis que je n'ai plus rien à vendre, aujourd'hui, me souffla-t-elle. Si tu veux trouver à manger, il faut venir plus tôt dans la journée.

— Cela nous est impossible. Vous ne comprenez donc pas ?

Il faudrait que l'un de nous ne travaille pas. Samuel tenait à peine le coup. Il arrachait des dents du matin au couvre-feu et était rarement rémunéré. Ses patients, des gens modestes, n'avaient plus un sou. Son travail était vital, et pas seulement parce qu'il procurait un semblant de réconfort à des gens qui, par ailleurs, souffraient énormément. De temps à autre, Samuel rendait service à un membre de la police juive ou même à un soldat allemand de passage. Il était persuadé que, un jour ou l'autre, ces gestes de bonne volonté joueraient en sa faveur. De plus, si Samuel cessait d'exercer, il serait contraint de regarder notre situation en face et sombrerait dans le même désespoir que moi.

— Tu n'as que ce bout de savon ? s'enquit soudain la marchande.

— Oui, c'est tout.

— Reviens demain à la même heure, je te garderai à manger, mais ce sera léger pour un aussi petit bout de savon, fit-elle en secouant négativement la tête, les lèvres pincées. Essaie de trouver autre chose à troquer.

— On n'a plus rien, fis-je, la gorge nouée par l'angoisse.

Elle afficha une expression de compassion.

— D'accord, je ferai de mon mieux, promis-je. À demain.

Cela valait-il la peine de passer me renseigner sur les œufs ? Mon malheureux bout de savon n'aurait pas suffi à en acheter un seul. Même pas la moitié d'un. Les commerçants prenaient toujours plus cher que les vendeurs des rues. Une coquille, peut-être ? Nous l'aurions réduite en poudre avant de la mélanger à un peu d'eau. Nous l'avions déjà fait

une fois. Cette bouillie, qui ne valait pas de la vraie nourriture, permettait de passer la nuit. En tout cas, elle ne ferait pas de mal à Maman.

Submergé par une poussée d'adrénaline, je retournai en direction de notre appartement. Je trouvai Dawidek là où je l'avais laissé. Deux agents de la police juive se tenaient devant lui. Comme moi, mon frère était grand pour son âge. Nous tenions de notre grand-père maternel. Dawidek était bien trop jeune pour être acculé à l'entrée d'un immeuble par deux agents. En une fraction de seconde, la situation risquait de virer au bain de sang. Les kapos étaient imprévisibles, tour à tour bienveillants ou d'une violence meurtrière. Comment jauger ceux qui avaient abordé Dawidek ? Le cœur battant, je me frayai un chemin vers eux, conscient qu'ils n'hésiteraient pas à m'abattre pour être intervenu.

Après ce que j'avais traversé, seule ma famille me maintenait à flot, surtout Dawidek, l'être que j'aimais le plus au monde. Un ange d'innocence au cœur du mal absolu. Certains soirs, en jouant ou en discutant avec lui, j'éprouvais une forme de sérénité relative, mes seuls instants de répit. Vivre sans lui ? Je n'essaierais même pas.

— Dawidek ! appelai-je.

Les deux kapos se tournèrent vers moi. Celui de gauche, le plus élancé, me toisa d'un air méfiant. Comme si un garçon de seize ans émacié et désarmé constituait le moindre danger... L'attitude intelligente aurait été de laisser Dawidek négocier pour se tirer de ce mauvais pas. Du haut de ses neuf ans, il avait l'habitude de se défendre dans l'environnement toxique du ghetto. Toute la journée, il

travaillait de son côté. Il fallait rester en alerte pour survivre ne serait-ce qu'une heure et je devais croire en son aptitude à se débrouiller.

Hélas, je ne parvins pas à faire preuve d'intelligence, quitte, au mieux, à me faire tabasser. Et pourtant, les kapos m'accordèrent une seconde chance de m'éloigner en m'ignorant pour reporter leur attention sur mon frère.

— Hé ! m'écriai-je assez fort pour que des dizaines de passants se retournent. Ce n'est qu'un gosse. Il n'a rien fait de mal !

J'anticipais déjà la suite. Je ferais un scandale, jusqu'à bousculer un kapo, peut-être, et dès qu'ils commenceraient à me frapper, Dawidek pourrait s'enfuir. La douleur physique constituait parfois une diversion efficace à l'angoisse, qui était selon moi la pire des souffrances. Peut-être décocherais-je un coup de poing, ce qui me défoulerait. Hélas mon frère s'avança vers moi en disant :

— Ce sont mes surveillants, Roman. Des surveillants de mon équipe. On discutait, c'est tout.

Mon sang bouillonnait dans mes veines, j'avais les mains moites, le visage écarlate de honte et de stress. Au terme d'un silence interminable, les deux kapos échangèrent un regard narquois. L'un donna une tape amicale à Dawidek, puis ils s'éloignèrent en se moquant ouvertement de moi.

— Pourquoi tu as fait ça ? s'emporta Dawidek d'un air furibond. Tu crois que tu pourrais m'aider même si j'avais des ennuis ?

— Excuse-moi, j'ai perdu la tête...

— Tu perds toujours la tête, marmonna-t-il.

Il m'emboîta le pas dans le sillage des kapos.

— Tu devrais écouter Papa, faire profil bas, travailler dur en espérant t'en tirer au mieux. Arrête tes bêtises ! Tu es trop intelligent pour ça.

Mon petit frère ne faisait que répéter les propos pleins de sagesse de son père, sur le même ton et avec la même impatience sous-jacente. Ivre de soulagement, je me contentai de lui ébouriffer les cheveux en riant au lieu de m'agacer.

— Tu es drôlement avisé, pour un garçon de neuf ans.

— Suffisamment pour savoir que tu n'as rien trouvé à manger pour Maman.

— On est arrivés trop tard, répondis-je, la gorge à nouveau nouée. Cette femme m'a dit qu'elle reviendrait demain. Elle va nous mettre quelque chose de côté.

— Faisons un détour par la rue Smocza. Les poubelles sont parfois intéressantes, là-bas.

Nous n'étions pas les seuls habitants du ghetto à avoir épuisé nos ressources, loin de là. Les gens crevaient de faim et le moindre reste de nourriture était précieux, même s'il provenait d'une poubelle. Je n'étais pas pressé de regagner notre appartement surpeuplé, de croiser le regard réprobateur de mon beau-père, de lire la faim dans celui de ma mère. Je suivis donc Dawidek sans discuter. De temps à autre, il faisait un commentaire.

— On en a ramassé un ici... et un autre là-bas... Et là, Mordechai m'a donné un coup de main.

En débouchant dans une rue calme, je me rendis compte que les deux surveillants de Dawidek marchaient à quelques mètres devant nous.

— Faisons demi-tour, grommelai-je. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec ces types-là.

— Ils m'aiment bien, affirma Dawidek. Je travaille dur et je ne leur pose aucun problème. Si tu ne cherches plus à te faire tuer, ils nous laisseront tranquilles. Ils ne nous remarqueront même pas.

À cet instant, le plus petit des deux regarda vers le trottoir de droite et s'arrêta net. Il fit signe à son collègue et sortit quelque chose de sa poche, puis il s'agenouilla. J'étais bien trop loin pour entendre ce qu'il disait, mais je perçus chez lui une certaine tristesse. Enfin, il se redressa et courut rejoindre son collègue. Lorsque mon frère et moi arrivâmes à l'endroit où le kapo s'était arrêté, je compris pourquoi.

Cela faisait presque deux ans que nous étions enfermés dans le ghetto. Dès le départ, les conditions avaient été difficiles et chaque jour était marqué par de nouvelles épreuves. J'avais appris à porter des œillères pour ne plus voir la souffrance flagrante de mes compagnons d'infortune. J'avais parcouru toutes les rues du ghetto, le « petit ghetto » avec ses appartements spacieux où les membres de l'élite et les artistes semblaient vivre dans un confort relatif, et le « grand ghetto », où s'entassaient les familles modestes qui peinaient à survivre. La passerelle de la rue Chłodna reliait ces deux parties. Ainsi, les habitants du ghetto marchaient au-dessus des Polonais dits aryens et même des Allemands, en contrebas. Chaque fois que je traversais, l'ironie de la situation me faisait presque rire. Il m'arrivait même d'emprunter la passerelle pour me remonter un peu le moral.

Je connaissais donc le ghetto comme ma poche et je remarquais le moindre changement, même si j'ignorais l'horreur autant que possible. Je savais qu'il ne fallait pas réagir quand un vieillard m'agrippait

la main dans l'espoir d'obtenir à manger. J'avais appris à ne pas broncher quand quelqu'un se faisait abattre sous mes yeux. Et surtout, il ne fallait pas regarder un malheureux gisant sur le trottoir. Le seul moyen de survivre était de rester en alerte, en regardant loin devant, comme si l'immédiat était transparent. Le seul moyen de contenir la rage qui bouillonnait en moi était de l'enfouir le plus profond possible.

Néanmoins, ce kapo avait attiré mon attention sur une scène poignante, devant une ancienne boutique de vêtements qui n'avait plus rien en stock depuis longtemps et hébergeait désormais plusieurs familles. La vitrine était obturée par des sacs en toile de jute. Devant, sur le trottoir, une enfant allongée sur le ventre agonisait.

Les gamins des rues étaient nombreux dans le ghetto. Les orphelinats étant bondés, ceux qui n'étaient pas recueillis par des proches se retrouvaient livrés à eux-mêmes. Je les croisais sans les voir. D'ordinaire, j'aurais croisé cette petite sans m'arrêter. Je n'arrivais même pas à assurer la sécurité et le bien-être de ma propre famille, alors mieux valait passer mon chemin et m'épargner la douleur de mon impuissance. Cependant, je me demandais ce que le kapo avait donné à cette malheureuse enfant. Qu'est-ce qui avait pu attirer son attention ? Qu'avait-il posé à terre ?

La faim perturbait la croissance et le développement des enfants. Celle-ci pouvait avoir deux ou trois ans et affichait la même expression hantée que tous les autres, à ce stade. Elle avait perdu des touffes de cheveux. Son ventre nu et ses jambes étaient enflés. Quelqu'un lui avait volé ses vêtements, ne lui laissant

qu'une culotte en lambeaux. Je comprenais pourquoi : cette petite ne passerait pas la nuit. Quand ils étaient trop faibles pour mendier, ils ne survivaient pas longtemps. Ses prunelles brunes n'exprimaient que tristesse et douleur.

J'observai ses mains, ses paumes levées vers le ciel. L'une était vide. Dans l'autre, il y avait un morceau de pain. Le kapo avait posé un quignon de pain dans la main de l'enfant. Il ne franchirait jamais mes lèvres, mais j'en eus l'eau à la bouche. C'était une véritable torture. Hélas, il m'était plus facile de regarder ce pain que de plonger dans le regard de cette fillette.

Derrière moi, Dawidek ne disait pas un mot. En pensant à ma mère, je m'accroupis près de la petite.

— Bonjour, lui dis-je, gêné.

Pas de réaction. Ses pommettes saillantes, ses yeux trop grands, ses cheveux crasseux, plaqués sur son crâne... Naguère, quelqu'un avait dû les brosser, les tresser, quelqu'un avait dû la baigner, la border dans son lit, lui murmurer des paroles tendres à l'oreille. Elle était aimée, choyée.

À présent, face à ses lèvres gercées, couvertes de croûtes et de sang séché aux commissures, j'avais toutes les peines du monde à retenir mes larmes.

— Tu devrais manger ton pain, soufflai-je.

Ses yeux esquissèrent un mouvement, puis elle cligna des paupières avant de les fermer. Elle prit alors une inspiration qui fit trembler sa minuscule cage thoracique et émit un râle d'agonie. Une larme amère coula le long de ma joue. Je fermai les yeux à mon tour et son visage m'apparut.

Voilà pourquoi je portais des œillères, pour me protéger des souffrances qui risquaient de me

gagner. Cette fillette faisait désormais partie de moi et son martyre était aussi le mien.

Je savais qu'elle ne pouvait plus manger ce pain. Le geste du kapo, quoique bienveillant, arrivait bien trop tard. Si je ne prenais pas ce quignon, quelqu'un d'autre le ferait sans tarder. Dans la vie, il y avait toujours un prix à payer. Je prendrais ce pain, l'enfant succomberait dans la nuit et cela ne changerait rien à la tragédie du ghetto qui, à bien des égards, n'en était qu'au début.

Je m'essuyai la joue du dos de la main et, avant que ma conscience ne m'en empêche, je m'emparai du morceau de pain pour le glisser dans ma poche. En me redressant, j'évitai de regarder l'enfant et me remis en route avec Dawidek.

— Les petits, c'est plus facile, commenta-t-il. Je n'ai pas besoin de demander à un grand de m'aider à les soulever. Ils ne pèsent pas lourd. Avec elle, ça devrait être facile, non ?

Il poussa un long soupir.

— Demain matin, j'arriverai à la soulever tout seul, c'est sûr. Ce ne sera pas plus facile, en vrai... ajouta-t-il, philosophe.

Par chance, j'avais trouvé du travail dans l'une des quelques usines du ghetto. Elle était dirigée par un Juif bienveillant et non un homme d'affaires allemand ne cherchant qu'à exploiter une main-d'œuvre réduite à l'esclavage. Quand les kapos étaient venus me chercher pour me faire ramasser les cadavres dans les rues, chaque matin avant l'aube, la dernière personne valide de la maison était mon frère. Dawidek avait été enrôlé pour cette tâche ingrate.

J'avais bien songé à démissionner pour lui épargner ce calvaire, mais le ramassage des cadavres

n'était pas rémunéré. De plus, à l'usine, j'avais droit à un repas chaud, de sorte que ma famille se partageait mes rations. La petite fille mourrait dans la nuit et, à l'aube, mon frère la chargerait dans une charrette. Une équipe d'enfants et d'adolescents travaillant sous la surveillance de kapos tirerait ensuite la charrette vers le cimetière où les cadavres seraient jetés dans une fosse avec des dizaines d'autres.

Une rage intense troubla soudain ma vision et je sentis cette terrible injustice pulser dans mes veines. Dawidek croisa mon regard et m'adressa un sourire plein de bravoure qui dissipa ma rage.

Il fallait que je garde le contrôle. Je ne pouvais permettre à ma fureur de me détruire car ma famille comptait sur moi. Dawidek avait besoin de moi.

— Maman sera contente d'avoir du pain, dit-il, une lueur d'enthousiasme dans ses grands yeux sombres. Et Eleonora aura un meilleur lait demain, pas vrai ?

— En effet, répondis-je, impassible. Ce morceau de pain est une bénédiction.

## 2

### Roman

— **B**ravo, les garçons ! Vous êtes très forts, déclara ma mère en serrant le quignon de pain dans sa main libre.

De l'autre, elle soutenait ma petite sœur qui tétait désespérément son sein.

— Comment avez-vous réussi ? C'est la marchande des rues qui vous l'a vendu ?

— Elle s'est montrée très compatissante, répondis-je prudemment entre vérité et mensonge.

J'avais discuté avec Dawidek de la nécessité de lui cacher la véritable provenance de ce pain. Ce ne fut pas nécessaire.

Maman nous adressa un large sourire. Mon beau-père, qui était assis à côté d'elle sur le matelas posé à même le sol dans notre chambre, sourit fièrement, lui aussi. Plus tard, je devrais lui avouer que j'avais toujours son bout de savon. Dès que ma mère aurait mangé son pain, il s'inquiéterait de ce que nous

trouverions pour elle le lendemain. À moins que je ne lui dise que j'avais un plan... Pour l'heure, je me contentai du plaisir de déceler ce petit bonheur dans son regard.

— Un miracle, commenta ma mère. Aujourd'hui, nous sommes bénis.

Avant la guerre, ma famille occupait cet appartement spacieux de la rue Mila, qui disposait de trois chambres à coucher, au cœur du quartier juif de Varsovie. Le cabinet dentaire de mon beau-père se trouvait à quelques encablures et ses parents habitaient au-dessus de chez nous. Nous n'étions pas riches, mais nous menions une existence confortable. J'avais sauté plusieurs classes de primaire et je traversais Varsovie en tramway pour me rendre au lycée. Dawidek fréquentait une école juive du quartier. Ma mère restait à la maison et était bénévole dans une soupe populaire durant son temps libre.

Notre appartement hébergeait dorénavant, outre notre famille, les parents de Samuel, leurs amis M. et Mme Kukliński, un couple âgé, et les familles Frankel et Grobelny. Ces derniers vivaient auparavant au même étage que les parents de Samuel, au-dessus de chez nous. Lors du premier afflux de réfugiés, ils avaient commis l'erreur de descendre nous voir en laissant leur porte ouverte. Lorsqu'ils étaient remontés chez eux, deux autres familles avaient envahi leur espace, qu'ils n'ont jamais récupéré. Ils étaient cinq, à l'époque. Quelques semaines plus tard, M. Grobelny fut abattu en pleine rue. L'hiver suivant, leurs deux premiers enfants moururent de la grippe. Mme Grobelny étant anéantie de chagrin, les autres adultes prirent en charge Estera, sa fille, qui marchait à peine.

Les Frankel étaient issus de la minorité tzigane de Hongrie. Il y avait Laszlo et Judit, les parents, et leurs jumeaux de sept ans, Imri et Anna. L'automne précédent, nous étions déjà à l'étroit quand Grand-Père les avait ramenés à la maison. Il s'était confondu en excuses, bien qu'il fasse figure de chef non officiel du foyer. Il avait vu Laszlo mendier dans la rue tandis que Judit et les enfants se protégeaient du vent glacial derrière des poubelles.

— Il n'est pas bon que ces petits dorment dans la rue alors que nous pouvons leur trouver une petite place chez nous.

Nous avons fait de notre mieux pour répartir équitablement les espaces de l'appartement : les Grobelny dans la salle à manger, ma famille entière dans l'ancienne chambre parentale, les Frankel dans ma chambre et les grands-parents dans celle de Dawidek, avec les Kuklinśki. Le salon abritait désormais un semblant de cabinet dentaire. Dans chaque logement s'entassaient plusieurs familles car les Allemands faisaient venir des gens de toute l'Europe pour les enfermer avec nous derrière l'enceinte du ghetto.

Depuis la construction du mur, l'eau était coupée et nous ne pouvions nous en procurer qu'au robinet de la gare. Maman s'occupait d'Eleonora, les Kuklinśki étaient âgés et fragiles et les autres travaillaient durant la journée. Il revint donc à Judit de ravitailler le foyer en eau. Matin et soir, elle effectuait l'aller-retour un seau dans chaque main. C'était loin d'être suffisant. Comme le reste, l'eau était précieuse et on n'en gaspillait pas une goutte. Judit était la reine de la débrouillardise. Elle faisait par exemple bouillir des restes de nourriture pour

les ramollir, puis utilisait la même eau pour la lessive puis, enfin, dans les toilettes.

Comment en étions-nous arrivés là ? Naguère, je prenais une douche chaude par jour et je n'imaginai même pas que la faim provoquait des spasmes de douleur. Au bout de deux ans et demi d'occupation allemande, dont presque deux ans au sein du ghetto, le quotidien était si surréaliste que j'en venais parfois à me convaincre que nos vies brisées n'étaient qu'un cauchemar. Une telle déchéance en si peu de temps était inimaginable. J'en étais réduit à prendre un quignon de pain dans la main d'une enfant mourante pour l'offrir à ma mère... qui avait versé des larmes de joie en le recevant.

Je m'efforçais de ne pas penser au regard de cette petite fille, aux commissures de ses lèvres, maculées de sang séché. Hélas, son visage me hantait chaque fois que je posais les yeux sur ce morceau de pain. Pour penser à autre chose, je proposai à Maman de prendre le bébé. Elle me sourit et confia momentanément le pain à Samuel pour me tendre Eleonora.

Ce bébé miracle compliquait nos vies déjà difficiles. Tant de femmes étaient contraintes d'interrompre leur grossesse ou étaient abattues en pleine rue uniquement parce qu'elles étaient enceintes. Les SS tuaient même les nouveau-nés sous les yeux de leur famille.

Lorsque le ventre de Maman s'était arrondi, Grand-Mère s'était occupée de récupérer les rations de la famille, une épreuve terrible. Sous la surveillance étroite des Allemands, les kapos déposaient dans notre gamelle une « portion familiale » de bouillie d'avoine. En réalité, il y avait à peine de quoi nourrir un seul adulte.

D'après Samuel, il était miraculeux qu'elle ait mené à terme cette grossesse, compte tenu de son état de malnutrition. Une preuve que Dieu voulait nous faire don d'un enfant. Si j'aimais Eleonora, sa présence m'inspirait des sentiments contradictoires. L'allaitement puisait les dernières forces de ma mère qui ne produisait pas suffisamment de lait. Depuis sa naissance, six semaines plus tôt, les périodes de calme du nourrisson étaient de plus en plus longues, après un moment d'agitation, ce qui était inquiétant.

Tous les bébés étaient ainsi, non ? Je me berçais d'illusions. Ce quignon de pain providentiel ne nous apporterait qu'un peu de répit avant le drame qui allait frapper à notre porte. En attendant, Dawidek devrait placer le cadavre de la fillette dans la charrette et j'avais envie de tout casser.

Au-delà de ma lutte quotidienne pour trouver à manger, gagner un peu de temps, j'étais totalement impuissant.

— Aujourd'hui, j'ai arraché une dent à une femme, raconta Samuel tandis que ma mère grignotait son pain par petites bouchées. Elle a eu vent d'une rumeur affirmant que l'on va tous être déplacés vers l'est. Et bientôt.

— Vers l'est ? répéta ma mère, la mine soucieuse. Qu'y a-t-il, dans l'Est ?

— Un camp de travail. À Treblinka, près de la forêt. Il paraît que les Allemands ont construit de grandes usines où nous travaillerons *tous* pour produire des biens pour eux, et pas seulement les quelques-uns d'entre nous ayant un permis de travail.

J'attendis la suite, mais je la devinais aisément. Les rumeurs allaient bon train et Samuel en était

le premier informé car, comme Dawidek, il était sympathique et enjoué. Toutes les deux ou trois semaines, nous avions la même conversation, même si les nouvelles évoluaient. Samuel soupira, puis il sourit et étreignit ma mère d'un bras rassurant.

— Tu vois, Maja, c'est bien ce que je te disais. Les Allemands ont compris l'erreur qu'ils ont commise en nous imposant ces conditions terribles. Bientôt, ils nous déplaceront vers la forêt où il y aura assez d'espace, de nourriture et d'eau. Et nous gagnerons notre vie convenablement. Ils ont besoin de notre main-d'œuvre, non ? Il est logique qu'ils nous mènent vers un lieu où nous serons plus forts.

Samuel regarda Dawidek jouer par terre avec des cailloux en guise de petites voitures.

— Tu verras, Roman. Les choses vont s'arranger. Ce n'est qu'une question de temps.

Ma mère prit une autre bouchée de pain et rassembla les miettes tombées sur sa jupe. Puis elle se lécha les doigts et mangea les miettes. Enfin, elle posa sur moi un regard éloquent. Elle en avait assez de l'entêtement de Samuel à nier l'évidence : nous étions bel et bien condamnés. Elle n'en parlait que rarement. Depuis sa grossesse et la naissance d'Eleonora, elle s'exprimait de moins en moins sur l'objectif potentiel des Allemands. Aux débuts de l'enfermement, elle était combative et cherchait une issue. Hélas, ses réserves morales et physiques étaient épuisées. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Samuel s'en rendait compte, lui aussi. Se lançait-il dans ces tirades optimistes pour atténuer le désespoir ambiant ?

— Et si le sort qui nous attend dans la forêt n'était pas meilleur mais pire, au contraire ? reprit ma mère avec prudence.

— Pire ? répétai-je, incrédule.

Je n'imaginai rien de pire. C'était déjà l'enfer sur terre.

— Dawidek, chéri, veux-tu aller me chercher un gobelet d'eau dans le seau pour accompagner ce pain délicieux ? demanda-t-elle d'un ton doux.

Mon frère posa ses cailloux sur le parquet et quitta la pièce.

— Les rumeurs ne manquent pas, me dit-elle en me regardant droit dans les yeux. Il ne faut pas que tu cèdes à la panique. Judit m'a confié aujourd'hui que, au marché, elle a entendu parler d'un homme qui s'est évadé du camp de Chełmno. Il aurait des preuves que les Allemands ont l'intention de se débarrasser de nous.

— De combien d'entre nous ? m'étonnai-je.

Maman se détourna avant de murmurer :

— De tous, peut-être.

— C'est absurde, commenta Samuel. Ils ont besoin de notre main-d'œuvre ! Pourquoi nous tuer s'ils ont besoin de nous ? Ils cherchent à étendre le Reich en Europe. Ici, dans le ghetto, les usines produisent assez de vêtements pour leur armée entière, sans parler des munitions. Pourquoi nous auraient-ils laissés vivre jusqu'à maintenant ? Et comment veux-tu qu'ils nous éliminent tous ? C'est impossible. Quelle idée ridicule !

— Vraiment ? s'emporta ma mère. Après ce qu'ils nous ont déjà infligé, comment peux-tu ne pas les en croire capables ?

— Ce sont des êtres humains, Maja !

Dawidek revint, tenant un gobelet d'eau devant lui, les yeux écarquillés. Nul ne broncha malgré le frisson de peur qui me parcourut. Depuis que